Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

N° **766** – Mercredi 14 février **2018** – 10 h 52 **[GMT + 1]** – **lacanquotidien.fr**

Ségrégations comtemporaines

EN AVANT

Chronique d'un désastre annoncé : la psychiatrie dévastée,
par Jean-Daniel Matet

Des nouages solitaires en acte, par Claire Zebrowski

LECTURES

Instance de la ségrégation, existence de la subversion,
par Nathalie Georges-Lambrichs

LACAN COTIDIANO N° 34

Domenico Cosenza, Anna Aromí, Sergio Garroni, Susana Strozzi

Chronique d'un désastre annoncé : la psychiatrie dévastée

par Jean-Daniel Matet

Commissions, débats, livres blancs, rien n'y fait : la psychiatrie publique se meurt. Trouver des coupables est simple, ils ne manquent pas. Les administrations successives de gouvernements successifs, de droite et de gauche, ont progressivement déstabilisé toutes les inventions que la situation de la psychiatrie exigeait depuis la guerre. Les psychiatres privés et publics, facilement divisés sur des options idéologiques, syndicales, voire thérapeutiques, sont peu enclins à dégager des solutions pérennes et cohérentes. Les personnels infirmiers, partagés entre l'ancienne soumission aux hiérarchies médicales et les nouvelles directives de leur cru, sont tentés de prendre la roue des directions hospitalières – qui pourtant ne veulent pas que leur bien. Cent quatre-vingts ans après sa mise en place, la fin d'une conception de la psychiatrie n'en finit pas de s'annoncer.

Révolution

La reconnaissance du fou comme aliéné, comme malade, portée par les aliénistes a ouvert la voie de leur traitement. Au terme d'un très long débat de toutes les tendances de cette Assemblée nationale de la Monarchie de juillet, les lois d'internement décidèrent du traitement institutionnel à appliquer aux malades mentaux et imprimèrent pour plus d'un siècle un mode d'approche de la psychiatrie. De même que chaque village avait son église dans l'ancien régime, chaque département aurait sa prison et son asile : c'était une vraie conquête pour l'organisation sociale si l'on se souvient que « l'asile » accueillait les malades mentaux et toutes les formes de lâchage du lien social, de la misère extrême des vieillards dépendants aux handicapés de naissance. Une représentation nationale soucieuse d'une bonne organisation de la République française au sortir de la Révolution appuya les aliénistes et ce fut décisif. Une fois le projet national disparu, les psychiatres ne sont plus parvenus à convaincre.

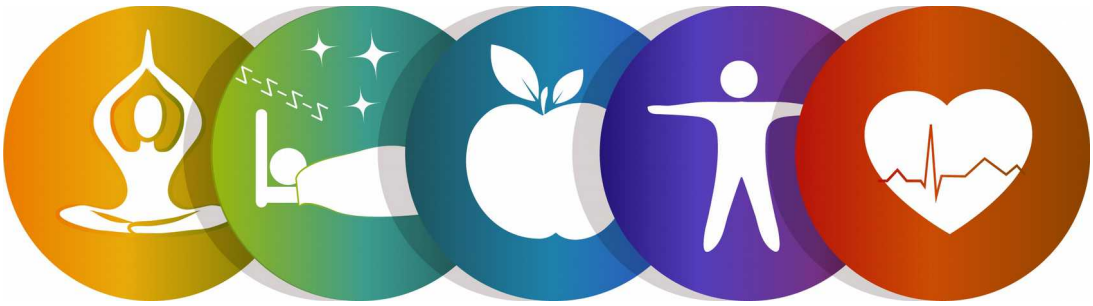
En 1945, une tentative de réunir toutes les énergies pour reconstruire la psychiatrie ravagée par la guerre – du fait de la misère liée à l'occupation et de l'idéologie nazie contre les malades – fit naître un groupe Batia : y participaient les psychiatres engagés dans la résistance, en particulier les communistes, mais aussi des psychiatres psychanalystes. Lacan en fut pour un temps. Mais l'affaire tourna mal et la volonté hégémonique des uns abrégea le projet dont on verra des résurgences dans le livre blanc de 1965. La critique de l'institution « asile » prendra le dessus sous la forme du désaliénisme et rencontrera l'antipsychiatrie quelques années plus tard avec les influences anglaises et italiennes.

S'ensuivit la promotion d'une organisation en secteurs psychiatriques, avec entités administratives assez comparables à l'ambition de la loi de 1838 en tant qu'elles mettaient des instruments de soins à disposition d'une aire géodémographique. Ce modèle, né après la guerre autour de Paumelle dans le 13e arrondissement de Paris, sera repris par Lucien Bonnafé dans les années 1970-1980 pour s'imposer comme structure de l'offre publique de soin. Les moyens promis ne vinrent pas et la psychiatrie dans les hôpitaux généraux fut frappée par la crise de l'hospitalisation publique. Les anciens hôpitaux psychiatriques ont résisté quelques années du fait de la solidarité des praticiens partageant efforts et contraintes dans l'approche d'une même discipline. Malgré les initiatives prises ces dernières années, ils trouvent aussi leur limite par l'absence de financement, la difficulté des recrutements de praticiens et les suppressions de postes.

Conditions

Que faut-il pour pratiquer la psychiatrie dans un secteur ? Une bonne formation clinique et une équipe de psychiatres, psychologues, infirmiers, assistants sociaux, aides-soignants, éducateurs, eux aussi formés à la clinique, celle dont Lacan disait qu'elle se faisait au lit du malade. Autrement dit, le temps passé en entretiens, à recueillir la parole de celui qui est hospitalisé, constitue l'appareil majeur de cette pratique. Les traitements pharmacologiques, si peu spécifiques des symptômes qu'ils apaisent, ne sont admissibles que dans ce cadre. Les psychobiologistes, qui espéraient faire disparaître l'institution psychiatrique par l'effet des psychotropes, ont déchanté et cela a aggravé la crise de la psychiatrie.

Que reste-t-il ? Soit la parole dans un cadre qui permet d'accueillir quelqu'un en rupture avec le symbolique. Soit l'illusion de pratiques thérapeutiques qui vont du comportementalisme à la *psychoéducation*, voulant faire croire que la communication et la gymnastique peuvent constituer une alternative dans le traitement des psychoses lourdes.



De surcroît, l'assurance maladie entend peser sur le coût des traitements en favorisant telle ou telle prescription. Les options théoriques ou thérapeutiques sont devenues instruments de communication politique (désaliénisme, comportementalisme, etc.) dont se sont emparé les gestionnaires avec pour ambition de réduire drastiquement les coûts des prises en charge. La psychiatrie a donc trouvé ses pires ennemis. Discours scientistes et financiarisation généralisée, qui prétendent traiter la psychiatrie comme on gère les secteurs les plus rentables de l'économie, se sont associés pour faire disparaître ce qui peut se présenter comme les états d'âme d'une société en mal d'être.

La montée des croyances radicales, des toxicomanies, des passages à l'acte peut pourtant avoir un lien direct avec l'absence d'un recours simple aux soins psychiatriques – dans le cas d'adolescents démunis en particulier. Seulement on ne fait ce lien que longtemps après avoir mis par terre le dispositif, si bien que ceux qui y ont concouru, laissés tranquilles, ne s'en font nullement responsables. La violence dans les institutions est aussi le fait de la déstructuration des équipes soignantes. Elles sont désormais organisées selon des critères de management de grandes entreprises qui négligent que les femmes et les hommes travaillant ensemble sont capables, face aux manifestations violentes, de trouver des réponses qui en constituent le véritable traitement. On oublie simplement que l'expérience s'acquiert, que les échanges au sein des équipes sont une méthode de travail. Pendant des années, j'ai pu constater que des équipes avec lesquelles nous échangions sans cesse parvenaient à réduire les manifestations de violence des malades dits « difficiles ». L'angoisse n'est pas seulement du côté du malade et, de fait, omettre d'intégrer cela dans l'approche actuelle est lourd de conséquences.

Que Madame la ministre propose la création de quelques postes universitaires en pédopsychiatrie, je m'en réjouis. Mais pour quel enseignement, à qui, et pour quelle pratique ? Qu'elle entende soutenir les secteurs psychiatriques, nous pouvons nous en réjouir aussi tant ses prédécesseurs l'avaient pris en horreur, les rendant responsables de toutes les dérives financières. Son vœu de maintenir cependant la dépense à niveau constant inquiète davantage quand on sait que la casse de ces dispositifs a été entreprise depuis plusieurs années.

La psychiatrie exige une certaine continuité. La stabilité que retrouvent certains sujets ayant connu de grands débordements délirants et psychotiques ne se maintient qu'au prix de suivis attentifs par des personnels avec lesquels ils établissent des liens durables. La pratique privée en psychiatrie peut en donner des exemples ; elle n'est envisageable néanmoins que pour ceux qui acceptent les entretiens et le traitement. Pour d'autres, le souci des équipes hospitalières aux réhospitalisations, aux accompagnements sociaux et économiques, est indispensable et, sans mémoire fine du travail entrepris avec tel patient, le lien ne peut être poursuivi. Ces pratiques nécessitent des femmes et des hommes ; aucun robot, aucune pilule ne sauraient les remplacer.

Illusions

Depuis deux siècles, au gré d'un mouvement de balancier, les deux disciplines, psychiatrie et neurologie, dominent alternativement le champ de la causalité du phénomène et du symptôme psychique. Quand la découverte du tréponème de la syphilis vint rendre compte de la paralysie générale et des délires qui lui étaient rattachés, la causalité psychique de ces pathologies perdit sa crédibilité.

À l'inverse, les descriptions sémiologiques des aliénistes, malgré la limite des traitements proposés, avaient fait reculer une conception tout organique de la maladie mentale. De même l'invention freudienne qui bouleverse la clinique psychiatrique et neurologique des névroses et des psychoses va installer une longue période où la causalité psychique sera prise au sérieux. Les débats entre Henry Ey et Jacques Lacan ont largement illustré ces deux approches possibles.

Les tenants de la causalité organique prennent dorénavant le dessus et veulent rendre compte de l'ensemble des manifestations psychiques, bien au-delà de ce qui peut être démontré. Les espoirs fondés sur l'anatomopathologie, puis aujourd'hui sur l'imagerie, soutiennent les espoirs des plus incrédules de pouvoir expliquer les symptômes jusqu'à l'absurdité quand il s'agit du passage à l'acte ou du suicide par exemple.

Le mirage de la science submerge aujourd'hui toutes les approches. Non que celle-ci ne produise des effets technologiques ou thérapeutiques, mais c'est un mirage quand elle prétend rendre compte de tout, alors même que la connaissance d'un certain nombre de manifestations du *parlêtre* lui échappe totalement, privée d'instruments qui soient adéquats.

Dans la deuxième moitié du XXe siècle, la découverte de l'action des psychotropes a changé les conditions d'hospitalisation et de traitement des malades agités ou gravement déprimés. Toutefois l'extension des indications et la pression de l'industrie pharmaceutique n'ont pas satisfait les espoirs soulevés. C'était pourtant l'époque où les budgets de la recherche ont été absorbés par cette orientation. Les enjeux économiques dominent aujourd'hui ces questions.

Évolution ?

Raymond Depardon, réalisateur de plusieurs films en services psychiatriques, note, dans un entretien récent au *Quotidien du médecin*, une évolution de la psychiatrie et constate que les gens préfèrent être pris en charge dans des unités à taille humaine, proches de chez eux. C'est ce que, à l'Unité Jacques Lacan de Yerres, nous avions mis en place pendant vingt ans, mais les gestionnaires-comptables en ont décidé autrement, non pas réellement pour des raisons économiques, mais pour des raisons idéologiques qui méconnaissent le réel de la clinique quotidienne.

Il est évidemment difficile d'enfermer dans des protocoles chiffrés les effets thérapeutiques de la parole et du transfert, pourtant ce sont le plus souvent les seuls à même de prendre en compte le réel de ces sujets psychotiques. L'expérience répétée de pratiques en

psychiatrie orientées par la psychanalyse lacanienne se heurte à la résistance têtue des mangeurs de chiffres. Freud lui-même a souvent décrit cette résistance de la société aux effets de l'inconscient.

Madame la ministre de la Santé s'est adressée aux psychiatres dans une enceinte qui paraît représenter les pratiques psychiatriques dans leur ensemble. Ces entretiens de Bichat de la psychiatrie se sont progressivement transformés en concours Lépine des petites inventions diagnostiques, thérapeutiques ou syndicales. En effet, les corps constitués de la psychiatrie publique et privée défilent à la tribune à travers leurs sociétés savantes ou leurs syndicats dont on ne peut ignorer la faible représentativité. Un psychiatre-psychanalyste est souvent invité pour compléter le tableau, mais aucune association orientée par la psychanalyse n'y figure. Cette année, la visite de la ministre de la Santé tombait bien puisqu'une enquête démontre le malaise des praticiens. Dès lors, comme l'écho, ledit *burn-out* des professionnels fait la une des quotidiens – et rend perplexes les patients qui vont soigneusement examiner le moral de leur psychiatre. Ce diagnostic, qui sent bon la scientificité par un signifiant en langue anglaise, montre à l'opinion et à la ministre que la profession sait utiliser ce type de discours qui séduit tant le maître et le pare des atours de l'Université.

D'ailleurs, la réponse de la ministre ne s'est pas fait attendre : vous aurez les professeurs qui vous manquent et qui seront les meilleurs relais de ce que cette science dont vous faites assaut réclame. L'Union syndicale de la psychiatrie le signale dans son communiqué du 30 janvier. Leur défense acharnée de la psychiatrie publique sur fond de critique de la psychiatrie libérale ne permet pas de les suivre sans nuance, mais leur point de vue a le mérite de la constance.

La psychiatrie au quotidien en sera-t-elle changée ? Je ne le crois pas. La conservation des budgets à leur niveau actuel pour la psychiatrie de secteur est un leurre, car ceux-ci sont maintenant réduits à une peau de chagrin. Le *burn-out* est celui de praticiens désespérés, non seulement par la quantité de travail à laquelle ils doivent faire face en étant de moins en moins nombreux, mais surtout par le constat d'une formation inadéquate.

Quand la psychiatrie a pu former ses médecins et ses infirmiers, dans les dix années qui ont suivi 1968, l'enthousiasme était au rendez-vous pour inventer, créer des structures d'accueil et de soins, des modalités inédites de traitement avec des résultats sensibles. Presque tous les psychiatres de cette époque passaient par la formation psychanalytique parce qu'ils considéraient que leur pratique, pour être efficace, exigeait qu'ils traitent quelque chose de l'angoisse que suscite l'approche de la folie. Demeurait une fragilité de certains praticiens attirés par la spécialité, mais la plupart étaient heureux de la pratiquer. Madame la ministre, cela ne semble plus être le cas et l'une des raisons de ce phénomène est l'absence de vision pour la discipline. Exercer la psychiatrie exige une perspective autre que celle de l'expertise budgétaire, appelle une orientation qui fasse place à la rencontre avec les sujets, à l'échange au sein des équipes et à l'invention. Alors seulement, chercheurs, praticiens, infirmiers, psychologues, responsables de structures sortiront de leur douleur morale pour affronter le réel qu'ils rencontrent.

Des nouages solitaires en acte

par Claire Zebrowski

Tout acte surgit d'un trou, soulignait Marie-Hélène Blancard à *Question d'École* (1). On peut ajouter, avec Jacques-Alain Miller, (2) que l'acte est aussi une manière de s'extraire de l'angoisse. C'est par l'acte que quelques montagnards ont répondu à l'urgence subjective qui les assaillait dans la vallée de la Névache, en organisant des « cordées solidaires » pour les migrants qui traversent les Alpes cet hiver. C'est à une horreur sans nom qu'ils ont affaire quand ils retrouvent de jeunes hommes sans vivres, sans vêtements chauds, ayant traversé des rivières gelées en pleine nuit pour atteindre la France. C'est à ce réel que les soignants de l'hôpital de Briançon ont affaire lorsqu'ils accueillent en urgence cet homme aux pieds gelés et qu'ils doivent l'amputer. Ce qui a été remarquable, c'est que les témoignages que j'ai pu entendre à ce sujet n'ont pas été ravalés par un discours politique ou une idéologie. Beaucoup ont dit : il s'agit de secours en montagne, comme nous le faisons toute l'année, extrayant ainsi de fait la question des migrants d'une dimension imaginaire, la réinscrivant dans la dimension kantienne du respect. Exit la théorie du grand remplacement, exit la question de l'Autre jouisseur. Tout sujet peut avoir l'intuition que la seule réponse à la violence du réel comme à celle de l'imaginaire, c'est l'acte qui ne se pare que du minimum de semblant. Comment se maintenir à flot d'humanité en refusant de jouir de l'inhumanité portée en chacun.

Extimité politique

Gageons qu'ainsi, au coup par coup, quelque chose puisse s'écrire qui ne soit pas répétition de l'histoire dans ses heures les plus sombres. Il ne s'agit pas de croire que ça ne ratera plus, mais de miser sur la rencontre pour essayer que ça s'écrive autrement. C'est du réel que s'oriente le psychanalyste. Il s'agit de pouvoir maintenir l'extimité de la psychanalyse et que, dans le même temps, cette extimité puisse se faire entendre. Comment ? « Se cogner à l'Autre », nous a dit Laurent Dupont (3). En cela, l'éclairage de Gérard Wajcman (4) au sujet du concept de perception dans la philosophie de Merleau-Ponty est enseignant. nous sommes toujours déjà dans le monde que nous percevons. Le psychanalyste aussi. Extimité n'est pas exception. Parallèlement pourtant, nous savons aussi que nous sommes des Uns désassortis, « des Uns épars avec des corps parlants », comme le rappelait encore Laurent Dupont. Un par un, avec son énonciation singulière, avec le vivant qui l'habite toujours de manière inédite. C'est ce vivant sans doute qui nous permettra de détourner la pulsion de mort à l'œuvre dans les discours fascisants. Il s'agit alors non pas d'utiliser la parole comme porteuse de sens, mais plutôt de faire usage d'une parole en acte, de viser un désir performatif.

Là serait une manière de se détourner de la griffe de l'imaginaire sur le réel, c'est-à-dire de la haine. C'est sur cet axe que Lacan la situe dans le *Séminaire I* : « à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, cette cassure, si vous voulez, cette ligne d'arête qui s'appelle l'amour – à la jonction de l'imaginaire et du réel, la haine – à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance » (5). Ces trois passions sont autant de modalités pour répondre au réel. Doit-on choisir entre les trois ? Il y aurait l'amour : des migrants meurent, oui, mais dieu les aime et les sauvera. Il y aurait la haine, on en connaît l'expression avec la montée de la xénophobie. Et il y aurait l'ignorance : traiter la question des migrants par des discours, ou pour le dire autrement, ne rien vouloir savoir du réel incurable. Agnès Aflalo rappelait (6) que la passion de l'ignorance, même si elle se pare des semblants de la haine ou de l'amour, est dangereuse. Elle ferme les yeux sur la marque du réel, et pense pouvoir régler les problèmes avec des idéaux qui ne sont autre qu'une dénégation du problème. Il existe cependant une autre forme d'ignorance, que Lacan relève chez Nicolas de Cues : la docte ignorance.

Une ignorance orientée

Pour Lacan, « La tentation est grande, parce qu'elle est dans l'air du temps, de ce temps de la haine, de transformer l'*ignorantia docta* en ce que j'ai appelé, ce n'est pas d'hier, une *ignorantia docens*. » (7) Le psychanalyste n'a pas à être savant, il n'a pas à dire que de son savoir, il peut faire un tout. Au contraire, l'essentiel de son savoir, c'est qu'il existe un trou au cœur de tout savoir. Le savoir de l'analyste porte donc avant tout sur l'ignorance : il y a un point ultime d'ignorance, qui est irréductible, dont on ne peut que faire le tour.

Il opère donc à partir d'une ignorance non pas *docens*, non pas savante, mais *docte*, formelle. Est formel ce qui est précis et ce qui concerne la forme. D'une part donc, le psychanalyste a à être précis, exigeant. Il ne peut se contenter d'une place acquise, assise socialement. Notre École sait qu'elle a à être en mouvement, elle a à s'inscrire dans la contingence de son temps. En cela, elle prend des risques, mais c'est aussi la condition de sa survie, et avec elle du transfert de nos désirs vers elle. C'est la raison pour laquelle Jacques-Alain Miller peut dire : « Nous voulons des analystes qui soient des analysants, des analysants perpétuels, qui arrachent incessamment au sujet-supposé-savoir qui n'existe pas des lambeaux de savoir d'autant plus précieux qu'ils sont rares et singuliers » (8). Le sujet-supposé-savoir qui n'existe pas peut égrener, grâce à un travail laborieux, des pièces de savoir. Le psychanalyste doit travailler pour les arracher. D'autre part, l'ignorance du psychanalyste est formelle en ce sens qu'elle a affaire avec la structure du savoir, autrement dit, avec la faille dans l'Autre, avec le ratage, avec le non-rapport. Cette ignorance docte est donc une ignorance travailleuse, qui fait place à l'inédit, à la trouvaille, au savoir inconscient, le seul qui vaille en psychanalyse. C'est le fondement de l'ignorance éthique propre à la psychanalyse. C'est une ignorance qui n'est pas dupe, car elle s'oriente du point aveugle, du « vide » dont parlait Christiane Alberti (9). Nous devons garder le réel à l'œil, et manœuvrer grâce à une parole qui le vise sans le faire consister, qui le borde sans le recouvrir. C'est une condition pour que les effets de notre parole ne virent pas au « tous pareils » comme le disait Bénédicte Jullien (10).

Une action n'est pas un acte

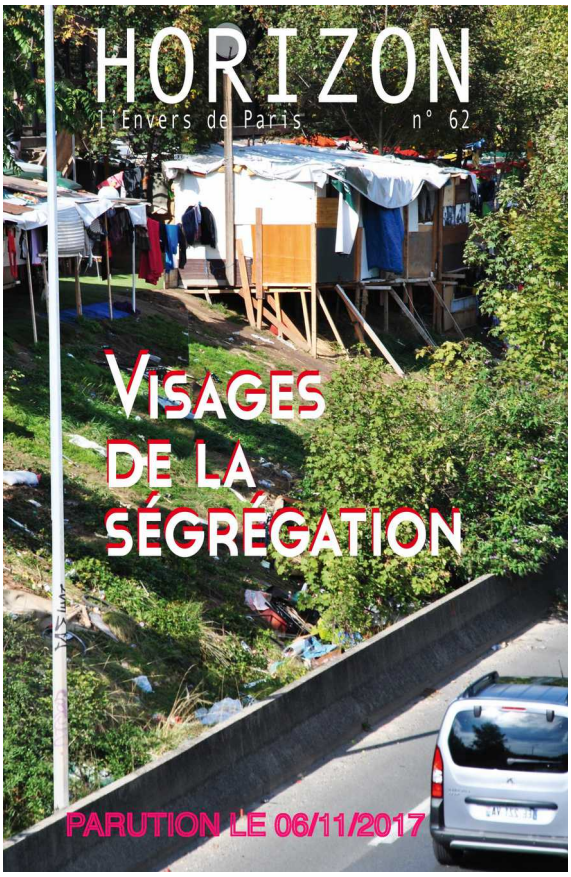
Dans *« Les us du laps »*, Jacques-Alain Miller souligne la spécificité de l'acte par rapport à l'action : il est un franchissement qui produit un avant et un après (11). En ce qui concerne les cordées solidaires, je doute qu'elles changent les décisions du gouvernement. Mais elles produiront sans doute pour quelques sujets un avant et un après. Nous concernant, nous pourrons mesurer l'efficience de notre engagement dans son après-coup. Mais pour l'École, cette journée *Question d'École*, et par elle « l'Année zéro », en témoigne : il existe déjà un avant et un après. Sans doute ne formons-nous pas une cordée solidaire, mais plutôt des nouages solitaires, soutenus par le transfert à l'École et à l'inconscient. Et notre mise est bien celle-là : viser un effet après-coup au un par un.

1 : Journée *Question d'École* « Nouvelles figures du psychanalyste. Éveil, acte et action » de l'ECF, le 3 février 2018.
2 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, leçon du 7 juin 2000, inédit.
3 : Journée *Question d'École, op. cit.*
4 : *Ibid.*
5 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, page 413.
6 : Journée *Question d'École, op. cit.*
7 : Lacan J., *op. cit.*
8 : Miller J.-A., Discours de clôture des Journées de l'ECF, « Le rapport sexuel au XXI° siècle », 12 octobre 2008.
9 : Journée *Question d'École, op. cit.*
10 : *op. cit.*
11 : Miller Jacques-Alain, *op. cit.*

LECTURES

Insistance de la ségrégation, existence de la subversion

par Nathalie Georges-Lambrichs



Visages de la ségrégation (*VS*), thème de la dernière Journée d'étude de L'Envers de Paris (1), a donné son titre au n°62 de sa revue *Horizon* qui lui est entièrement dédié. Ce volume constitue une aide véritable pour border le trauma lié aux événements du temps présent. « Le sujet comme tel est un immigré », lance Marga Auré, sa responsable, rappelant (*VS*, p. 11) que la psychanalyse s'occupe de la part la plus obscure que le sujet rejette ou ségrègue, et que ce rejet est parfaitement compatible avec l'idéal républicain de la fraternité.

Lacan définit la ségrégation comme ce qui noue ensemble racisme, maladie mentale et fraternité. Il annonça que ces maux ne cesseraient plus de s'étendre, CQFD (cf. *VS*, p. 35). Le Cours de Jacques-Alain Miller, notamment celui intitulé « Extimité », avec d'autres textes d'orientation tels « Conférence de Madrid », « Interpréter l'enfant » ou « Une théologie du normal » sont quelques-uns des appuis mis en avant pour trouver des respirations et des repères aujourd'hui et demain.

Le volume est traversé par les quatre directions : les « logiques ségrégatives » – nos fondamentaux –, les « Actualités de la ségrégation », les « Horizons cliniques » et enfin, « Les arts à l'Envers ».

Les premières font l'objet de six lectures.

Logiques

Sous le titre « Affects et passions du corps social », la première étude, due à Éric Laurent qui accompagna la journée du 10 juin dernier jusqu'à sa conclusion, repart de la *Massenpsychologie* inspirée à Freud par les ravages collectifs à venir et les lectures hétérogènes que l'on peut en faire. Elle examine ensuite le couple du père et de Dieu, et à rebours d'une doxa pressée qui fait encore de ce nœud une évidence, elle défait celui-ci pour analyser

notamment les interprétations divergentes du sacrifice d'Abraham, selon chacun des trois monothéismes : moment d'une nouvelle alliance fondée sur une parole (théologie juive), indissolublement lié à la double nature divine et humaine du fils, non moins qu'à l'Esprit saint, un Père éternel (catholicisme), un père dans l'erreur, arrêté à temps dans son geste par un Dieu Un (Islam), non sans donner, mondialisation oblige, un coup de projecteur à l'Est.

À la lumière de la « Note sur le père » (2) de Lacan, la deuxième lecture brosse un portrait du maître moderne en « possédé » par la science et propose un mathème de la ségrégation :

classement + jouissance

La psychanalyse table sur la force du Un tel qu'elle le compte, désirant, versus la faiblesse du groupe, agrégat d'épars désassortis exposés aux pires déferlantes de jouissance.

Trois questions de Marie-Hélène Brousse, qui a lu *Relire la révolution* (Verdier, 2016), à Jean-Claude Milner (auteur de cet ouvrage), forment la matière de la troisième étude. L'interviewé y expose « [sa] position » (p. 41), fondée sur une disjonction entre « les droits » de l'homme ou des hommes, et la diversité des valeurs susceptibles d'affecter ceux-ci. Les droits, soutient-il, sont indépendants des *qualia*. La déclaration des Droits de l'Homme de 1789 a aboli celles-ci pour pouvoir proclamer ceux-là. Elle en est donc l'unique source, pure autorité qui déclare, sans aucun pouvoir que d'exister, anti-ségrégative du fait de ce principe qui est le pivot de la Révolution française. « C'est pourquoi est capital que les droits du citoyen se nouent aux droits de l'homme » (p. 44).

Cela n'a rien d'une évidence. En Angleterre et aux USA en effet, le mot « révolution » se passe de cette connexion et ce n'est pas sans conséquences. Ainsi, les droits de l'homme y sont toujours solidaires de ce à quoi l'homme appartient (famille, village, cercles divers jusqu'à la nation), dont il dépend, des *qualia* qui admettent et rejettent, excluent, proscrivent, bannissent, ou pire. Une « révolution » à l'heure du réveil des nationalismes n'aurait que peu à faire avec l'esprit des Lumières, précise l'auteur.

La quatrième étude débute par une nomination originale : « l'identitarisme » pour mettre en question « les incidences de la psychanalyse, en tant qu'expérience intime, sur la logique identitaire » (p. 56), peser les attenances du « nous » et du « je », défaire leurs adhérences, car l'identité en psychanalyse a « affaire avec la façon dont nous répondons en souffrant à ce qui ne nous convient pas dans les normes de l'Autre » (p. 57). Or, le réel qui s'origine toujours d'un trauma, est le lieu même de l'éthique du sujet : confronté à l'inconsistance de l'Autre, et à la dictature de son fantasme, il ne s'agit que de « s'y faire » – le processus peut prendre un certain temps, mais ce temps/espace forme l'étoffe même du sujet. Dès lors, sur fond de perte radicale, quelque chose reste, qui prend consistance.

La cinquième étude, centrée sur le discours capitaliste, en examine les effets de ravage dans le « social », le pousse au jouir de tout, jouir pressé par le déferlement des nouveaux objets offerts à la consommation, sans doute, mais leurrant, pour l'exciter sans trêve, l'*invidia* des individus.

La sixième, enfin, rappelle la dimension mortelle de la liberté, énoncée dès 1946 par Lacan comme le corollaire de la folie. Stigmatisé ou vénéré, le fou est ségrégué dès lors qu'on se dispense, pour les meilleures raisons ou les pires, de « dénuder le lieu d'où l'on parle, d'où l'on crée, d'où l'on agit » (p. 72).

Actualités

La ségrégation connaît non pas une, mais des actualités. Celles-ci sont la résultante de désirs d'en déchiffrer un bout, car pour ce qui est du « tout », « l'œil absolu » (3) est aveugle. L'action lacanienne se fraye grâce à un faisceau de lectures continues et d'écritures nouvelles.

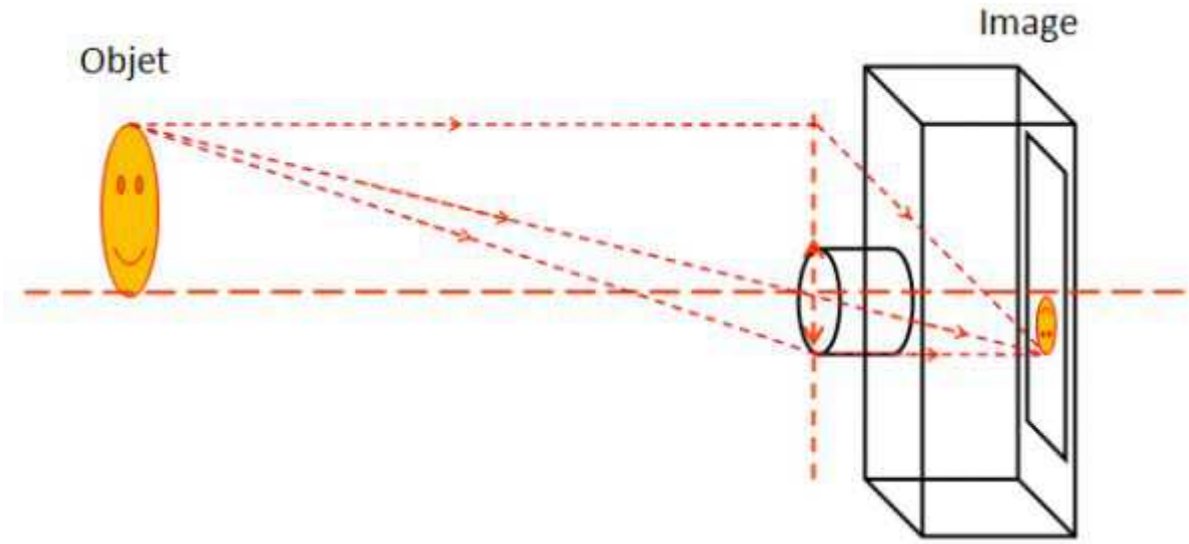
Une conversation menée avec Valérie Lauret, amie de longue date du Champ freudien, et Philippe Lacadée, permet de cerner la puissance de « l'offre intégriste » dans des territoires désertés où des enfants de la république sont en déshérence.

Le nom de capitalisme coiffe les triomphes de l'avidité, du cynisme et de la peur réunis pour tirer profit des « big data » : quand « c'est la science appuyée sur le bras du capital », il y a ségrégations décuplées. Les GAFAM favorisent la croissance d'un marché prédictif, qui conditionne les sujets à jouir virtuellement, et pourquoi pas en réseau, « du chiffre vous dis-je » (p. 97). Tous addicts à la norme – « le nom de Dieu aujourd'hui c'est le normal (p. 107) –, les corps seront-ils à ce point niables et résorbables ?

Au joint de la politique et de l'efficacité des nouvelles thérapeutiques, la psychanalyse rehausse la dignité du symptôme et son accroche à la parole, ni formatée par avance ni contrôlable en tant que fonction d'une éthique déségrégative. Elle laisse derrière elle les préjugés sur le bon-jouir hétéro par rapport au jouir supposé pervers des homos (p. 101), et revient, – ô surprise – passant par les romans d'Édouard Louis, …à Freud pour se souvenir de ce qu'aucun destin de la libido n'est simple.

Horizons cliniques

Sur les « horizons cliniques » qui forment la troisième partie de l'ouvrage, huit silhouettes se détachent. Elles ne s'incarneront pas en personnages, car la psychanalyse ne produit pas des fictions. Le devoir de réserve du praticien à l'endroit de la vie privée de celles et ceux qui le consultent en toute discrétion ne l'empêche pas de donner libre cours à son art, qui consiste à dégager les traits de la structure que chacune/chacun construit et dans laquelle elle/il se déplace. Il porte « le cas » au paradigme quand il parvient à montrer comment la ségrégation s'invite puis se déplace dans la problématique de chacune/chacun, et comment l'analyste s'y loge pour y opérer, y objectant ou la subvertissant, avec tact et calcul. En ce sens, les huit car exposés – dont un par deux psychanalystes – forment une série très convaincante.



Les déchaînements de haine et leur récupération politicienne plus que politique évoquent l'étoffe et les ressorts du tragique. Daniel Mesguich avoue qu'il a d'abord eu affaire avec sa propre haine après les assassinats commis à *Charlie hebdo*. Il a d'ailleurs l'idée d'un compagnonnage indissoluble de la culture avec la haine, kerteszien en ce sens. Son analyse des motivations du crime, originale – l'amour tue – pousse à poursuivre la réflexion, pas sans Sade, et à revisiter les impasses et les passes du désir, avec Lacan et Jacques-Alain Miller.

Pascal Vacher explore quant à lui le théâtre du traumatisme, post-brechtien. Que certains auteurs construisent des solutions où les sacrifices ont encore un sens déségrégatif, ou un monde totalitaire où douleur et folie accablent les personnages, c'est toujours, dit-il, la catharsis qui est le moteur de la représentation, fût-elle sans identification.

Cette thèse se vérifie-t-elle dans les ateliers de théâtre que Guido Reyna anime avec des « sujets en proie à une exclusion fondée sur le "hors norme" de leur position » (p. 157), où l'expérience du corps, centrale, permet peut-être un passage du taire (*tacere*) au silence de l'impossible à dire (*silet*) ? Jacques-Alain Miller a stigmatisé chez Heidegger un silence coupable (4).

Là où l'approche historico-politique échoue à mi-dire (Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*, Paris 2016), c'est encore la fiction qui parvient, entre les lignes, à faire entendre le « vrai » (Gaël Faye, *Petit pays*).

Le succès que des films comme *Divergente* et *Hunger games* rencontrent auprès des adolescents signifie-t-il que ceux-ci, captivés par des personnages scrutés et regardés comme des rats de laboratoire, y trouvent sinon un réconfort, du moins un appui capable de cristalliser leur désarroi ? Peut-on en inférer qu'ils se sentiraient concernés par les désordres du monde non virtuel ?

Sans doute pas sans un soupçon de ces conversations que les psychanalystes s'efforcent de mettre en œuvre dans les « lieux alphas » – ces lieux où souffle l'esprit de la psychanalyse – qui croissent et se multiplient dans ces intervalles ombreux qu'ils parviennent à faire exister, en *nautre* temps.

Envoi

Il y a un quart de siècle, à la librairie La Procure (Paris VI ème) où je cherchais une Bible pour un enfant, je tombai sur une série de petits fascicules racontant et illustrant les principaux « épisodes » des deux testaments, (épuisés aujourd'hui). Il manquait Caïn et Abel. Le vendeur chercha, s'enquit, et finit par me dire qu'il n'existait pas. Le combat des frères ennemis resterait donc hors champ, irreprésentable. En revanche (!), il y avait bien Jacob et Esaü, pas sans leur mère qui, éclipsant les amours de la femme et du serpent, abuserait son mari par le truchement de ses enfants, faisant bon marché de la justice distributive. Bon marché ?

À quel prix peut se cerner l'opacité de la jouissance sur laquelle le sujet bute et qui reste ininterprétable, c'est toujours et encore l'enjeu d'une psychanalyse (5).

1 : Cette Journée avait pour titre « Les nouveaux visages de la ségrégation. Ce qu'en dit la psychanalyse », Journée d'étude de L'Envers de Paris, 10 juin 2017, Campus des Cordeliers, amphithéâtre Farabeuf, 15, rue de l'École de Médecine, Paris VIème. La réécriture d'une grande partie des travaux qui y furent exposés forme la matière de l'ouvrage, complété de quelques autres éclairages du thème.
2 : *La Cause du désir* n°89, Paris, Navarin éditeur, mars 2015, p. 8.
3 : C'est le titre d'un ouvrage de Gérard Wajcman.
4 : Miller J.-A., « Sur le *Schuldigsein* », *Quarto*, revue de la Cause freudienne en Belgique, n°33/34, p. 54-57.
5 : Voir youtube https://www.youtube.com/watch?v=Sc137Q_10D8 où Serge Cottet présente son dernier ouvrage *L'Inconscient de papa et le nôtre – contribution à la clinique lacanienne*, Paris 2012, éditions Michèle.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 34

SUMARIO

Reanudar la democracia al deseo — *Domenico Cosenza*
Razón de un fracaso — *Anna Aromí*

VENEZUELA

Las trampas de la historia — *Sergio Garroni*
Las dos quijadas de la tenaza: *homolodor* y la delincuencia en Venezuela hoy — *Susana Strozzi*

FORO EUROPEO DE ROMA: *LO STRANIERO*

Reanudar la democracia al deseo

Domenico Cosenza (Milán)

1. El anuncio "Campo Freudiano, Año Cero"

Hemos entrado en una nueva época de nuestra historia. El anuncio hecho por Jacques-Alain Miller en junio último, con su escrito "Campo Freudiano, Año Cero", marca la entrada de nuestra comunidad analítica en ese nuevo tiempo.

Como en cualquier paso crucial de la experiencia analítica, dicho anuncio conlleva al mismo tiempo un efecto de *après-coup* en relación al pasado, y la apertura —de una perspectiva inédita— en relación al presente y al porvenir.

Empecemos por el efecto *après-coup*. Empecemos por la entrada de la *École de la Cause freudienne* en marzo de 2017, por invitación de J.-A. Miller, al campo de juego del debate político que precedió a las elecciones presidenciales, frente al riesgo del acceso al poder, y, por una vía democrática, de una formación política antidemocrática (una situación que ha llenado muchas páginas de la historia del siglo XX).

Esta entrada al campo de juego trajo consecuencias en nuestra manera de leer el estatuto del psicoanálisis, de la Escuela, y de su función en el mundo. En primer lugar, exige tener en

cuenta de manera radical la relación estructural entre el psicoanálisis y la democracia, entre la práctica freudiana y el Estado de derecho.

Lacan, en efecto, aisló la relación estructural en el plano epistémico, entre el discurso de la ciencia moderna y el nacimiento del descubrimiento freudiano, ubicando en el *cogito* cartesiano una condición esencial al paso dado por Freud con el descubrimiento del inconsciente. En efecto, no se puede concebir el discurso analítico sin una referencia al discurso de la ciencia y sin el efecto de éste último sobre la función del sujeto.

"Campo Freudiano, Año Cero" de J.-A. Miller, examina de manera inédita la relación estructural entre el discurso analítico y la democracia en tanto condición de su existencia, ya que implica la universalidad del derecho de expresión para los *parlêtres*.

Esta condición se instaura en el plano histórico a partir de la fundación del Estado moderno en tanto Estado de derecho, el que toma forma y se impone —como nos lo enseña la filósofa Blandine Kriegel— en el Estado moderno, que alcanza su primera encarnación política en la República de las Provincias-Unidas de los Países-Bajos en el siglo XVI al establecer la libertad de opinión, condición esencial de nuestra práctica.

El Estado de derecho y la democracia son las condiciones de existencia de la práctica analítica puesto que ellas permiten su libre ejercicio. El discurso analítico que posibilita un espacio de palabra para la singularidad, ve impedido su surgimiento cuando el Estado de derecho, como ocurre en los regímenes totalitarios, no existe y la libertad de expresión es reprimida. La persecución, la clandestinidad, el uso perverso por parte del poder establecido, son algunos de los destinos posibles para el psicoanálisis en los regímenes totalitarios.

Segunda consecuencia en el *après-coup*: la creación de Zadig como vía política —Miller escribe—: "… Para transferir a escala mundial las lecciones de la experiencia francesa". Henos entonces aquí introducidos en el tiempo nuevo de la vida de la Escuela, en el Año Cero del Campo Freudiano.

2. El psicoanalista de la Escuela hoy: retorno a la *Proposición del 67*

¿Cuáles son las consecuencias del anuncio "Campo Freudiano, Año Cero" para el psicoanalista? Tal como Miquel Bassols lo subrayó en su intervención en la Asamblea del último Congreso de la ELP en Madrid, se puede leer el texto de Miller como una retoma, 50 años más tarde, de la *Proposición del 9 de octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela* de Lacan.

Es un texto que va al corazón de la cuestión concerniente al estatuto del psicoanalista de la Escuela hoy. La entrada al campo de juego de la política de parte del psicoanalista y de la Escuela no es pues una intrusión en un territorio que no pertenezca a lo esencial de su práctica, sino al contrario, la mira íntimamente.

En la *Proposición*, tal como lo sabemos, Lacan escribe en términos topológicos la relación entre el psicoanálisis en extensión y el psicoanálisis en intensión: "… Es en el horizonte mismo del psicoanálisis en extensión donde se anuda el círculo interior que trazamos como hiancia del psicoanálisis en intensión" (*Otros escritos,* p. 274).

En esta perspectiva la entrada al terreno de juego de la política de parte del psicoanalista y de la Escuela conlleva asumir su responsabilidad en relación a las condiciones mismas de la existencia del psicoanálisis, práctica que acoge en un discurso inédito al sujeto del inconsciente, y guarda relación con la dimensión más radical de su formación.

Releyendo a Freud y su *Massenpsychologie*, Miller, en la Conferencia de Madrid del 13 de mayo de 2017 examinó la extensión topológica presente en el discurso analítico por medio de un anudamiento que incluye de manera estructural el campo de lo político.

Si la psicología individual ha sido siempre social, como lo dice Freud; si el inconsciente es la política, como lo dice Lacan, entonces la topología, en la que el psicoanalista está comprometido tanto en su formación como en su práctica, anuda el psicoanálisis en intensión en la lógica del pase con el psicoanálisis en extensión como intervención en el campo político orientado analíticamente.

Se ve bien por qué el psicoanalista no puede ser indiferente sobre el plano político, no solo a las amenazas del totalitarismo, sino también es sensible, de manera general, a las degradaciones de la vida democrática, como lo es, desde siempre, como dice Freud, a las degradaciones de la vida amorosa. De estas degradaciones también sufren los analizantes que se dirigen a él. Esas degradaciones pueden tener formas diferentes, de las derivas populistas a la corrupción generalizada, a la esterilización ritual de la dimensión política reducida a la práctica del voto que los ciudadanos occidentales abandonan cada vez más.

3. Psicoanalista y deseo de democracia

El psicoanalista, sostiene Miller, es amigo de la crisis, ya que encuentra en ella, en el síntoma del analizante que muda en demanda, la condición de su acción. Podríamos decir al mismo tiempo, con Éric Laurent, que el psicoanálisis está del lado del deseo de democracia, a diferencia del deseo de restauración del Uno que mueve al populismo. En su intervención preparatoria del Forum europeo de Turín, Laurent escribe: "La democracia es el duelo por el Uno. El populismo es el entusiasmo de la hegemonía, la restauración del Uno" (p. 6).

La democracia de la cual el psicoanálisis es partenaire está orientada por el deseo de debate en la contradicción existente, una contradicción viva y no una contradicción degradada por un formalismo ritual y vacío. El analista con Lacan no está del lado ni del formalismo, ni del estándar, ni del ritual vacío, está del lado del síntoma y del acontecimiento de cuerpo del *parlêtre*, captado por sorpresa, aún si el analista necesita el *automaton* para que algo de la *tyché* pueda entrar en juego.

Reanudar la democracia al deseo es una función que concierne al analista, es nuestro antídoto frente a la deriva populista y antidemocrática, y esto es posible gracias a lo que Laurent llama una "política del síntoma" tomado uno por uno.

4. La creación de los Fórums europeos: un nuevo dispositivo de acción política

Quisiera concluir mi intervención haciendo referencia a la manera con la cual estamos encarnando el *Campo Freudiano, Año Cero* en Europa. Desde la fundación de Zadig, en la reunión del 21 de mayo de 2017 en París, los primeros pasos de ese tiempo nuevo fueron trazados a partir de la creación de los Fórums europeos, que se desarrollaron en su mayoría en Italia, verdadero lugar de precipitación, según el programa de acción establecido por J.-A. Miller.

Turín, el 18 de noviembre pasado, "Deseos decididos de democracia en Europa" ha sido el vector de nuestro trabajo. El tema de la democracia en Europa y el malestar que la atraviesa fue interrogado a partir del real sintomático que lo caracteriza, con la vara del punto de pivote que el psicoanalista desde Freud toma como punto de referencia de su acción: el deseo a partir de lo real que es su causa.

La originalidad de la posición del psicoanalista en relación a la democracia y a la orientación política de su praxis emerge: reanudar la democracia al deseo, evitando al mismo tiempo su vaciamiento formalista y sus recaídas en las derivas populistas de la sugestión de masa. El número 37 de la revista de la EFP, *Mental*, dará pronto testimonio de la riqueza de este debate, presente en la entrevista a Blandine Kriegel.

La filósofa, anunciando los temas de su próximo libro sobre Spinoza, precisa la perspectiva del debate sobre la democracia desde el punto de vista de los dos giros del pensamiento occidental, oponiendo la vía de Heidegger a la de Spinoza, ésta última tiene para la filosofía una relación esencial con la constitución de la primera democracia moderna en los Países Bajos.

En la vía heideggeriana la respuesta a la degradación de las democracias occidentales abre a una deriva totalitaria del lado de la soberanía y de la acción política, mientras que la vía spinozista asume la democracia como dimensión colectiva de la vida política en la que la singularidad del deseo encuentra su expresión más alegre en su propia potencia de actuar.

Es un pasaje que recorté en la intervención de clausura de Éric Laurent en el Forum de Turín, *Deseos decididos y pasiones alegres en democracia,* donde al lado de las pasiones tristes que caracterizan el malestar de la democracia contemporánea, muestra el nacimiento de un movimiento afectivo de signo opuesto, que interesa al psicoanalista.

Éric Laurent escribe: "Lacan subrayó que frente a la marcha hacia la uniformización, se interpone una revuelta de deseos y afectos alegres". Una de las responsabilidades de la política del psicoanalista en la época del "Campo Freudiano, Año Cero" es la de ser el partenaire de esos deseos y afectos alegres que se sublevan contra el universal de la uniformidad , ofreciendo una alternativa a la vía de la segregación y la sugestión de masa.

* Texto presentado en la Soirée de la AMP: "La política del psicoanalista en la época del Campo Freudiano Año Cero", celebrada en París, el lunes 29 de enero de 2018. Traducción de Graciela Esperanza.

Razón de un fracaso

Anna Aromí (Barcelona)

I

Con Lacan los psicoanalistas hemos aprendido que los fracasos pueden ser tan interesantes como los éxitos —de hecho, lo son más—: Lacan no atribuía gran mérito al éxito. Pero para que un fracaso sea productivo es necesario encontrar las razones que a su vez lo han producido.

Razón de un fracaso, pues, con Catalunya. A mi modo de ver, y a pesar de variados esfuerzos, no hemos conseguido hacer nada interesante con este significante. En el momento de la creación de *Rel i Llamp* (Zadig Catalunya) yo misma propuse la problematización de "lo que pasa en Cataluña" para tratar de elevarlo a la categoría de síntoma. Pasar del "problema Cataluña" al "síntoma Catalunya", lo que por diferentes razones no fue posible. En otro momento posterior, en ocasión del Foro sobre *Deseos decididos de democracia en Europa,* en Turín, Éric Laurent propuso en su magnífica conferencia un término muy interesante: "Laboratorio Cataluña". Esta idea de Cataluña como laboratorio, es decir como un tiempo y un espacio donde se ponen a prueba una serie de fuerzas y los dispositivos para tratarlas, tampoco parece haber obtenido gran resonancia hasta ahora. Se sigue hablando del "problema catalán" y las posiciones siguen polarizadas.

II

La polarización, ella, no fracasa. Ella se extiende por todas partes. Parece como si hubiera una brecha que se tragara todo, esfuerzos y argumentos, y dejara los elementos pelados,

confrontados, tomando las características propias de cada lugar: España/Cataluña, Populistas/Democráticos, Macron/Mélenchon, etc…

La pregunta es entonces cómo operar con esto. Como psicoanalistas, ¿de qué manera intervenir cuando hay división, cuando hay brecha? Deberíamos saber hacerlo, en la clínica no hacemos otra cosa que recibir brechas y tratarlas, pero frente a la polarización nada es menos seguro. También deberíamos saber operar con el síntoma, como hemos dicho antes, pero esto tampoco es siempre tan claro: si no hemos podido hacer con Catalunya un síntoma, ni un laboratorio, no es Cataluña quien tiene un problema, el problema lo tenemos nosotros.

En este sentido Zadig es una ocasión. Una ocasión para que los psicoanalistas entremos en conversación con la época y nuestra época es de polarización.

III

Me disculpo por tener que introducir aquí una nota personal, pero es que cuando las cosas se polarizan me producen un profundo y mortal aburrimiento. Por supuesto habría distinciones a hacer, pero a un nivel general la radio, la TV, las redes, las tertulias… parecen hechos justamente para aburrirnos, incluso para entristecernos a todos.

¿Qué digo? ¡Pero si justamente nunca se había hablado tanto de política como ahora! Me disculparán de nuevo, pero yo no creo que se esté hablando realmente de política. La política es la vida de la *polis*, de lo común, y por tanto tiene la capacidad de interesar y de despertar, incluso de apasionar a algunos. No, en las tertulias no se trata de política sino de ideología, y la ideología es otra cosa. De ideología cada uno tiene la suya, como de religión, es decir que es del orden de la creencia. La política es el empeño imposible de tratar un real. Imposible y por tanto digno, arriesgado y vital.

Es lo que a muchos de los que asistimos a la conferencia de Jacques-Alain Miller en Madrid nos despertó el entusiasmo y las ganas de participar. Zadig como una oportunidad para hacer escuchar a los políticos: ¡Se acabó el recreo! Háganse mayores o, al menos, compórtense como si lo fueran.

y IV

Háganse mayores, hacerse mayor, hacernos mayores… desde luego algo mucho más fácil de decir que de hacer. Pero con Lacan podemos usar los recursos que nos enseñó a encontrar en el psicoanálisis.

—Uno de estos recursos es saber que sólo gana el que está dispuesto a perder algo. Lo encontrarán en el *Seminario IV*, es "el juego de quien pierde, gana". Se trata en efecto de la castración, y es lo que se quiere hacer olvidar cuando se vende la idea de que se puede ganar todo sin perder nada.

Por ejemplo, ya que hablamos de democracia, esto es lo que se pone en juego en una votación. Si antes hablábamos de división, digamos que votar divide. Votar divide al sujeto mismo, como cada vez que elige algo. En democracia, cada vez que alguien introduce *su* voto en una urna está realizando un acto con consecuencias, se va a perder algo y se va a ganar algo: por eso vota, porque está en juego algo que *le* es importante. Pero un minuto después —o incluso antes— de saberse los resultados de la votación, de cualquier votación, la dimensión del acto queda desactivada, irrealizada, en el hecho de que nadie se hace responsable de los resultados. Los votos, convertidos irremediablemente en cifras, son sometidos a una interpretación delirante (1) según la cual todos han ganado y nadie ha perdido.

—Pero hacerse mayor no es solamente asunto de perder. Es asunto de ética. Y aquí tenemos algo

a decir como psicoanalistas a partir de lo que nos enseña la clínica y sobre todo el pase. Tenemos que decir que hay una ética posible, que es la ética del deseo.

Para el psicoanálisis no hay ética sin tomar a cargo las consecuencias de la propia acción. Es una ética de las consecuencias y no de los resultados, que es algo muy distinto. Es la ley del deseo, *dura lex*, la que dice: lo que tienes, es lo que quieres.

Lo sepas o no, te guste o no, lo buscaras o no: lo tienes porque lo deseaste. A partir de aquí el psicoanálisis abre un campo de acción dilucidado.

No digo que sea fácil de soportar, nadie ha dicho que el psicoanálisis sea fácil, ni que sea obligado para todos. No todos pueden soportar algo así, y los que pueden no necesariamente pueden siempre.

—Comprometerse (fr. *s'engager*) en la política como psicoanalistas es estar dispuestos a la interpretación. La política —como tratamiento de un real— debe ser interpretada. Sí, incluso en esta época postinterpretativa de la disolución de los poderes de la palabra, intervenir en el campo político implica saber manejar la interpretación.

Y aquí vuelvo a la polarización, porque mientras nos encontremos en este nivel no podremos salir del pantano del sentido, el sentido siendo el relleno entre S_1 y S_2. Por un lado este relleno (2) impide la circulación del deseo y por otro encierra a cada uno en el fantasma, en la ideología o en el sentido religioso.

La interpretación analítica tiene que apuntar al más allá de eso, su objetivo es ir más lejos que el sentido para alcanzar el funcionamiento. El funcionamiento en tanto lo podemos considerar como las asas del goce, otra manera de decir el funcionamiento en tanto que bordear un real con el *sinthome.*

—Zadig, precisemos otra vez, es intervenir como psicoanalistas *en* la política. No es para que la política —ni la ideología— intervenga en las Escuelas, ni tampoco para que se use Zadig como tratamiento del malestar en ellas.

Es mejor saberlo: lo que entra es lo que hay afuera (3). Por esto estamos encontrando fenómenos de polarización adentro, porque se nos ha colado lo que hay afuera. Y por eso a veces, al menos para algunos, es tan aburrido lo que pasa adentro como lo que hay afuera.

A mi manera de ver, o Zadig se hace sinónimo de agujero, o no funciona. Como psicoanalistas podemos decir algo del agujero, el análisis de alguna manera nos vuelve competentes para ello. Para hacerlo se necesita cierto coraje, cierto, y también orientación. Pero sobre todo se necesita no tener miedo y confiar en nuestro propio agujero (subjetivo e institucional) que se llama *causa analítica*.

Por haberlo experimentado (4) alguna vez, sé que esto puede producir satisfacción e incluso convocar a la alegría.

Texto presentado en la Soirée de la AMP enero 2018: "La politique du psychanalyste à l'époque de Champ freudien Année Zéro".

1: Este uso del término "interpretación delirante" fue introducido por Enric Berenguer, entre otros, en el debate de la *Soirée*.

2: Prefiero situar la polarización en el eje S_1 - S_2 de la cadena y no en el eje a - a', donde también podría ubicarse como bien señaló Esthela Solano en una de sus intervenciones de la *Soirée*.

3: Aforismo de Xavier Esqué, pescado en una conversación.

4: Ram Mandil lo ha llamado, en un texto que sería deseable que se publicara, "hacer la experiencia del Uno".

VENEZUELA

Las trampas de la historia

Sergio Garroni (Caracas)

Venezuela es un país que en buena parte fue hecho de inmigrantes, constituido por oleadas de inmigrantes desde finales del siglo XV, con la llegada a América de la expedición capitoneada por Cristóbal Colón; por las oleadas procedentes de los diversos países europeos después de la Segunda Guerra Mundial; las migraciones españolas, italianas, judías, portuguesas; después, las migraciones latinoamericanas, producto de las dictaduras del Cono Sur en la época de los años 70, época en la que migraron argentinos, chilenos; así como también por las situaciones económicas y las guerras de países, como por ejemplo la del país vecino, Colombia, migraron así también ecuatorianos, peruanos, etcétera. En Caracas hay barrios, o sectores, en donde la mayoría de la población está conformada por migrantes. Todos estos hechos son muestras de que las trampas de la historia, tanto de América Latina como de Europa hicieran de Venezuela un país de inmigrantes. Hoy, esas trampas de la historia invierten su jugada, y es ahora, desde Venezuela, que los hijos de aquellos inmigrantes salen en búsqueda de otros horizontes. Hoy el venezolano emigró, emigra, está emigrando y seguirá emigrando y eso es un acontecimiento nuevo que trae consecuencias de rupturas afectivas, de dolores que hay que atender, que hay que darles un lugar y un espacio para ser escuchados, tanto el que emigra como el que se queda porque emigran sus seres queridos y eso produce un movimiento al que el psicoanálisis está respondiendo, está allí atento.

El tema de la migración es altisonante en nuestros divanes, en nuestras consultas, nos toca la puerta y mueve los cimientos de la familia, de los lazos sociales, de las parejas. Son muy frecuentes las rupturas amorosas, precipitadas por la migración, por la separación forzada que deja a padres sin hijos, a abuelos sin nietos. Hoy, la sociedad venezolana está muy marcada por el tema migratorio y ante estos acontecimientos de lo real, los psicoanalistas de Venezuela, específicamente, los de la NEL Caracas, nos las hemos ingeniado para echar mano a la invención y responder al malestar de nuestro momento histórico, atender a los sujetos y hacernos presentes para sostener nuestro acto analítico, manteniendo la ética del psicoanálisis.

El psicoanálisis en Caracas viene respondiendo, haciendo, lo que se pudiese decir, una resistencia democrática, pacífica, a través de la palabra. En julio de 2017 estuvieron en nuestra Escuela Guy Briole y Clara María Holguín. Hicimos una Jornada Extraordinaria, cuyo tema fue "El psicoanálisis y la libertad de la palabra". Las actividades de la Escuela se mantienen vivas, nutridas y concurridas. Se discuten casos clínicos, se hacen actividades a las que se invitan personas del pensamiento de la cultura, de la poesía, tenemos un Centro de Psicoanálisis Aplicado que no ha dejado de atender las urgencias subjetivas del momento. Son muchos los temas que mantenemos vivos en la Escuela; sin embargo, al mismo tiempo, paralelamente, cada uno va buscando resolver, en forma singular, dar respuesta ante esta catástrofe, parecida a una catástrofe natural, como cualquier terremoto; es una catástrofe de la historia, una catástrofe político-económica que está generando una situación de caos, de descomposición de la sociedad, de inseguridad, de violencia, tanto así que cada vez se hace más intensa la queja de que Venezuela es un país casi invivible. Es que habría que preguntarse por la vida en un país donde no se ve un cambio de un modelo económico, político y social de apertura y libertad en relación a

lo individual del sujeto. Habría que preguntarse si puede haber psicoanálisis, como práctica, bajo estas circunstancias. ¿Es que podría haber psicoanálisis cuando vamos como por una autopista a cielo abierto hacia una dictadura, en un país donde reina el totalitarismo apoyado en un revestimiento legal, constitucional y democrático? ¿Es posible mantener el psicoanálisis en Venezuela cuando se está bajo un régimen muy hermanado con directrices dictatoriales? ¿De qué se mantendrían los psicoanalistas? ¿Debemos, entonces, como psicoanalistas, insistir en que exista el psicoanálisis en países donde la libertad de la palabra está mucho más comprometida, donde el sujeto no tiene esa libertad de poder hacer una sesión analítica, ya sea porque no tiene el sostén económico o porque está prohibido por la realidad político-económica del país? Son preguntas importantes para dar lugar a la conversación analítica, para discutir sobre los efectos que este malestar político del país tiene sobre la propia experiencia de nuestra Escuela.

Hoy podemos dar cuenta de que el psicoanálisis en Venezuela resiste; no obstante, es esencial hacer la diferencia entre resistencia y el acoplarse, como el acero lo hace en las estructuras, a la pulsión de muerte. Hay que saber diferenciar el acto de resistencia con el amalgamiento al goce, o bien saber mantener tal diferenciación. Hay que estar atentos al riesgo de amoldarse al goce, ése que va llevando a un punto de la incomodidad y a lo desagradable de una forma de vivir a la que poco a poco pudiéramos estar acostumbrándonos, y de la que sólo pudiéramos darnos cuenta en el momento de estar en otro lugar, de la que, por ejemplo, el simple hecho de caminar por una acera nos sorprenda de la locura en la que estamos metidos en el día a día. Si bien el hacer frente a esta realidad es una decisión del uno por uno, hay que hacer énfasis en que así como tener la fuerza de la resistencia y de mantener el psicoanálisis hay que tener mucho cuidado con que mantener la resistencia como una bandera de lucha pudiese ser un amalgamiento a la pulsión de muerte y al goce de vivir en lo invivible.

A pesar de todas las dificultades; a pesar de que el tema migratorio nos tocó la puerta; a pesar de que muchos de los psicoanalistas de nuestra Escuela están migrando, hoy por hoy seguimos dándole vida al psicoanálisis, no sólo los que se han quedado sino también aquellos que ya se han ido, de una u otra manera seguimos manteniendo vivo el psicoanálisis. Hemos creado y extendido los espacios de comunicación entre nosotros para mantener en caliente la sensibilidad, la preocupación, los aportes y las reflexiones sobre el psicoanálisis en Venezuela. Tenemos la solidaridad y el acogimiento en aquellos lugares a los que hemos llegado, pues ser psicoanalistas de la Asociación Mundial de Psicoanálisis nos permite migrar al país al que pertenecemos: al país del psicoanálisis.

Las dos quijadas de la tenaza: *Holomodor* y delincuencia en Venezuela, hoy

Susana Strozzi (Caracas)

A partir de la reflexión que un alejamiento temporal de Venezuela ha hecho posible, me ilustro en internet acerca de las tenazas, buscando precisión para nombrar las partes de esta herramienta tan común. Y porque un enunciado —el título para este texto— se me impuso desde el principio, apuntando, inquietante, hacia algo que la imagen de la tenaza vehicula: la "quijada" que designa cada uno de los extremos de la cabeza, y también la semejanza de dicha cabeza con el perfil de una de las criaturas más terroríficas y violentas que han existido en los registros del planeta: el *tyrannosaurus rex*, un terópodo del cretáceo que se ha hecho familiar al público

contemporáneo a través del cine y la animación. En todo caso, ¿por qué la imagen de la tenaza y sus dos quijadas aparece cuando quiero escribir sobre "Venezuela, hoy", comenzando el nuevo año?

Vivimos —a lo largo del 2017— atrapados en el ritmo acelerado de unos sucesos cuya magnitud sin precedentes satura los titulares y las conciencias: la falta de alimentos, transmutada en hambre y desnutrición, la ausencia de atención médica y sanitaria que hace pareja con la lista de medicamentos inexistentes, mientras las protestas —espontáneas u organizadas— de los afectados o sus familiares y las vanas alertas de profesionales concernidos se reproducen, una y otra vez, para disolverse enseguida o enfrentar la represión, cada vez más violenta, de las fuerzas del Estado y la aplicación de la novísima Ley contra el Odio (1). La economía, por su lado, gira enloquecida en una hiperinflación que no por haber sido tantas veces anticipada deja de producir sus efectos letales. Y una oposición política fragmentada y sin rumbo, parece a punto de desaparecer en la perspectiva de unas elecciones presidenciales ya anunciadas —sin fecha definida— para este año, cuando va aumentando —minuto a minuto— la diáspora que ya alcanza millones.

¿Cómo llegamos hasta aquí? ¿Cómo las promesas de un paraíso en la tierra que subyugaron y movilizaron a una gran parte de la población venezolana desde 1998 han conducido a este escenario de horror?

El "cómo" interroga —en primer lugar— a "las políticas" económicas que desde los inicios del régimen chavista se impusieron, directa o indirectamente: la destrucción del sistema productivo y distributivo en manos privadas, y su reemplazo por las empresas estatales y/o las que fueron creadas por altos funcionarios a través de personeros, tejiendo una red de corrupción e ineficiencia colosales que solo tuvieron como resultado positivo el enriquecimiento de sus ejecutores y allegados. Para eso contaron con un dispositivo de extraordinaria eficacia —el sistema de control cambiario— montado tempranamente y articulado a PDVSA (la empresa petrolera estatal que fuera otrora una de las primeras del mundo) y convertida en la importadora de divisas, el combustible que, aún diezmado, sostiene todo el montaje.

Estas "políticas" económicas no fueron invento del chavismo. Llevan la marca de la Revolución Soviética y se iniciaron en 1918 con la *Prodazvertstka* decretada por Lenin —la confiscación del trigo producido por los Kulaks— que inició el camino hacia el horror. El hambre y la antropofagia que asolaron campos y carreteras fue la oportunidad para el uso del terror como instrumento: "Un momento como el del hambre y la desesperación es único para crear entre las masas campesinas una disposición que nos garantice su simpatía o en cualquier caso neutralidad…" escribe el gran estratega en un decreto (2). En 1923 el sistema de producción de alimentos soviético había colapsado y Lenin se vio obligado a restablecer parcialmente el mercado con las medidas de la Nueva Política Económica. Sin embargo, su "invención" fue nuevamente aplicada por Stalin con la colectivización forzada de la producción agrícola (1929-1933) y el desarrollo de la era de la planificación centralizada y del monopolio estatal de los medios de producción. Estas "políticas" se aplicaron de manera particularmente feroz en una amplia región que no era favorable al régimen: Ucrania, donde se concentraron cinco de los siete millones de muertos que resultaron de ellas: el *Holomodor,* la muerte por hambre, reconocido como crimen contra la Humanidad por las Naciones Unidas en 2003 y por el Parlamento Europeo en 2008.

Muchos de los signos en la realidad actual venezolana podemos leerlos como resultado de la aplicación de esta herramienta: el hambre. Ya sea por el lado de la paralización, el sometimiento o apatía de las masas frente al poder, o, por el aumento de la violencia contra el

semejante, en la línea que —en otros escenarios— permitió la antropofagia; en nuestro caso, y por ahora, se registran los aumentos del maltrato infantil y la violencia intrafamiliar y vecinal.

Queda la otra quijada de la tenaza: la delincuencia. ¿Es acaso, también, "una política" dirigida al sometimiento de toda una población, o de amplios sectores de ella —quizás los menos afectos al régimen? La referencia soviética parece inevitable otra vez. Nos los recuerda, en la ficción de una novela reciente, una militante del partido del Gobierno al movilizar a un grupo de mujeres para irrumpir en el escenario del famoso certamen de belleza nacional.

> Procedió a explicarles que en la primera etapa de la revolución en Venezuela era también conveniente contar con un auténtico ejército de revolucionarios, como aquellos camaradas soviéticos, delincuentes antes de la revolución, movilizados por Lenin. Gente que pudiera hacer justicia y despojar a los burgueses de aquellas propiedades a las que el Gobierno bolivariano, ocupado en expropiar a los grandes propietarios, no había podido aún acceder. *Ciertamente, camaradas, muchas de esas acciones son todavía espontáneas, pero son producto de la intuición de clase. La tarea a realizar, nuestra tarea, será organizarlos para que pasen de ser revolucionarios intuitivos a revolucionarios de conciencia, para que, organizados, se conviertan en un puño cerrado con el que golpear con mayor contundencia a la burguesía. Coño, camaradas, entiendan, esta es también una de las líneas de desarrollo de la revolución* (3).

Las dos quijadas de la tenaza no son, entonces, sino "políticas" aplicadas deliberadamente. Y, así, todo se ordena de manera fulgurante, enfrentando de otra manera el "cómo" del principio.

A partir de la nueva psicología de masas —*work in progress* en la orientación lacaniana— retomo la referencia de M.-H. Brousse y los colegas que participaron en la investigación sobre la guerra (4). Vuelvo a lo precisado por ella acerca de una modelización que utiliza las tres dimensiones de lo imaginario, lo simbólico y lo real apoyada en la función de medio que cada una puede tomar en el anudamiento que supone toda actividad humana. Una modelización en la cual la agresividad está ahora al servicio de lo simbólico, transformando a lo simbólico en medio para lo real y reduciendo los ideales del yo a los imperativos del superyó, produciendo un retorno de lo real sobre el cuerpo fragmentado y lo inatrapable de la vida. Un modelo que permite acercarse a lo que *La* guerra —sin duda uno de los nombres del discurso contemporáneo— muestra como "modo de gozar", como régimen de goce (5). Pero donde ya no podemos continuar diferenciando entre *La* guerra con mayúscula —*La* guerra como el lado oscuro de la civilización— y las otras, las guerras locales en su multiplicidad creciente (6). Lo local ha dejado de serlo en este discurso. Todas —y la de Venezuela es una de ellas— forman parte ahora del lado "iluminado" de la civilización. Vaya paradoja!

Sólo que por mucho tiempo no pudimos verlo. Y todavía hay muchos que no pueden hacerlo….

Barcelona, 8 de enero de 2018

1: La Ley contra el Odio, promovida por la ilegítima Asamblea Nacional Constituyente, acaba de ser aplicada por primera vez a dos manifestantes detenidos en el Estado Carabobo, durante una protesta de treinta minutos organizada en la localidad de Naguanagua el día 3 de enero. La pena puede alcanzar a 20 años. Por otra parte, los conatos de saqueos a supermercados ya empiezan a registrarse en urbanizaciones de Caracas (*El Nacional*, 5 de enero).

2: La cita, sin referencias, está en Alayón, A., *Hambre y política: Sin Lenin no hay paraíso*, 2010. (En: Prodavinci, portal on-line de actualidad, economía, artes, ciencia y tecnología) apoyándose en el conocido texto de Robert Conquest (2001) *Reflections on a Ravaged Century*, Norton & Co.
3: Suniaga, F., *Adiós Miss Venezuela,* Caracas, Dahbar, 2016; p. 127.
4: VV.AA., *La psychanalyse à l´épreuve de la guerre*, Paris, Berg International, 2015.
5: Brousse, M.-H., "Des idéaux aux objets: le noeud de la guerre", *La psychanalyse à l´épreuve de la guerre*, *op. cit.*, pp.143-161.
6: Ratier, F., "La paix est un délire", *La psychanalyse à l´épreuve de la guerre*, *op. cit.*

Foro Europeo de Roma: *Lo straniero*
Inquietudine soggettive e disagio sociale nel fenomeno del Immigrazione in Europeo

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.